

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIX, n° 3, 1999, p. 505-514.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

FRANÇOISE DOLTO

(1908-1988)

Éric Binet¹

Une chrétienne pédagogue hors norme

Le dixième anniversaire de la mort de Françoise Dolto et les quatre journées d'études consacrées à son œuvre en ce début d'année à l'UNESCO, nous rappellent que cette psychanalyste continue d'influencer notre connaissance de l'enfant. Pédiatre de formation, elle créa la Maison Verte comme lieu d'accueil ou collabora avec l'école de la Neuville, qui représentèrent ses plus brillantes expériences, quoique les interventions radiophoniques qu'elle fit pendant de longues années furent sans doute à l'origine de sa popularité.

Toutefois, à relire sa biographie, son projet d'être « médecin d'éducation » apparut très tôt, à l'âge de huit ans. Des événements marquants furent à l'origine de cette volonté de sauver les parents en leur apprenant à éduquer les enfants. Ainsi, son orientation vers la médecine et la psychanalyse fut non pas le fruit du hasard, mais bien le dénouement d'une souffrance accumulée au cours de son enfance et de son adolescence.

En revanche, si Françoise Dolto reste célèbre pour ses qualités de clinicienne ou ses apports théoriques, notamment l'image inconsciente du corps, le statut ontologique de son éthique demeure moins connu. En effet, elle interrogea les Évangiles par le biais de la psychanalyse, tout comme elle questionna la psychanalyse et l'éducation suivant les exigences évangéliques. On pourrait même penser que sa conception du sujet humain, doué de désir et de langage, renoua avec celle des pédagogues humanistes du XVI^e siècle et de leur ferveur chrétienne. En reconnaissant l'altérité propre à chaque individu, la nécessaire tolérance en résultant, ses très nombreux ouvrages (plus d'une trentaine) ont largement éclairé les droits de l'enfant et les devoirs des adultes.

Enfance d'une femme « médecin d'éducation »

Née à Paris, en novembre 1908, quatrième d'une fratrie de sept enfants, F. Marett est issue d'une famille aisée d'ingénieurs. Dès sa naissance, elle semble avoir été marquée par le sceau de l'originalité, de la marginalité. L'anecdote la plus connue concerne sa nurse irlandaise cocaïnomane. Celle-ci fut renvoyée sur-le-champ, après que l'on eut fait la découverte de ses escapades avec Françoise dans un hôtel de passe de luxe. Ces six premiers mois passés avec cette nurse furent à ce point investis du point de vue affectif qu'elle faillit en mourir. Comme elle le répéta à plusieurs reprises, seule sa mère parvint à la sauver.

Pendant la suite de son enfance, F. Marett souffrit souvent de l'incompréhension des adultes :

Et je me demandais comment, ayant été petits et étant devenus grands, les gens pouvaient être si étranges, puisqu'ils avaient des enfants. Et je me disais : « Quand je serai grande, je tâcherai de me souvenir de comment c'est quand on est petite. » (Dolto, 1986, p. 43)

Cette perplexité développa un sens du questionnement et de la communication très emprunt de franc-parler. Face au silence des adultes, aux punitions, un comportement d'autodidacte, commun à de nombreux pédagogues, se fit jour.

Son institutrice personnelle, formée à la méthode Fröbel, l'accompagna dans ses premiers apprentissages. Rappelons que la création des jardins d'enfants revient à F. Fröbel (1782-1852), selon une méthode fondée sur l'amour maternel, ainsi que des principes métaphysico-religieux. Les conditions d'apprentissage de la lecture qui en découlaient lui permirent de découvrir les notions d'autonomie et de respect du désir d'apprendre.

De là, son souhait, à l'âge de huit ans, de devenir « médecin d'éducation », pour « aider les parents à éduquer leurs enfants, à les comprendre ». (Dolto, 1988, p. 48). L'incompréhension des adultes à l'égard de ce projet n'en fut que plus douloureuse. En somme, là où il lui manquait un juste équilibre, naquit un désir réparateur, celui du médecin « qui sait que, quand il y a des histoires dans l'éducation, ça fait des maladies aux enfants, qui ne sont pas des vraies maladies, mais qui font de l'embêtement dans les familles et compliquent la vie des enfants qui pourrait être si tranquille » (Dolto, 1986, p. 44).

D'autres événements extra-familiaux influencèrent sa décision, notamment la première guerre mondiale, avec ses disparus et ses blessés, mais surtout la vision de femmes qui, sans formation, ayant perdu leur mari, se retrouvaient dans une misère et un isolement total.

Enfin, l'ultime épreuve supportée par F. Marette concerna sa sœur aînée. À l'âge de onze ans, la veille de sa communion, sa mère la chargea de prier pour sauver sa sœur atteinte d'un cancer des os. Son décès provoqua une réaction extrêmement violente de sa mère, qui lui en attribua l'entière responsabilité, regrettant même qu'elle soit vivante à la place de sa fille préférée. Il semble que cet échec et ce rejet aient tant marqué F. Marette qu'elle s'engagea dans un processus de rédemption ou de disculpation. Ce en quoi elle renouait avec une destinée commune aux femmes de la famille, toutes mandatées à sauver à un moment un membre de la famille.

Découverte de la pédiatrie et de la psychanalyse

Après avoir passé son baccalauréat contre la volonté de sa mère, F. Marette attendit sept années avant de commencer des études de médecine avec son frère cadet Philippe. Mais, en 1930, elle réussit, avec l'accord de sa mère, son diplôme d'infirmière.

En débutant ses études de médecine, à vingt-trois ans, elle rencontra M. Schlumberger qui devint par la suite psychanalyste. Celui-ci conseilla à son frère de commencer une psychanalyse avec R. Laforgue (fondateur de la Société psychanalytique de Paris). Un an après, F. Marette débuta sa cure analytique avec R. Laforgue. Celle-ci dura trois ans et l'engagea aussi, dès avant sa rencontre avec Jacques Lacan, dans la formation de psychanalyste.

Ces stages hospitaliers l'ont conduit dans le service le plus connu de l'époque, celui du Docteur G. Heuyer, précurseur de la psychiatrie infantile et de l'orthophonie. Elle y rencontra aussi S. Morgenstern, principale initiatrice de la psychanalyse d'enfants en France, notamment par l'utilisation du dessin comme médiation thérapeutique. Malgré cette rencontre fructueuse, l'organisation des soins l'éloigna de l'externat pour l'internat.

Toutefois, en 1938, elle rencontra le docteur É. Pichon, à l'hôpital Bretonneau, dont l'enseignement l'influença particulièrement. L'année suivante, F. Marette soutint sa thèse de médecine : « Pédiatrie et psychanalyse » (1976).

En 1942, elle se marie avec Boris Dolto qui devint un spécialiste éminent de la kinésithérapie en France.

Au sortir de la guerre, l'unique contact gardé par F. Dolto avec le milieu hospitalier fut sa consultation gratuite, à l'hôpital Trousseau, ouverte de 1940 à 1978. Également consultante

au Centre médico-psycho-pédagogique Claude-Bernard, à partir de 1947, elle entra ensuite au CMPP Étienne-Marcel, et y resta, de 1964 à 1981. Mais une autre activité, à mi-chemin entre éducation et clinique, l'intéressa, celle de psychanalyste sur la station de radio France-Inter, de 1976 à 1978. Trois ouvrages à succès tirés de ces émissions confirmèrent sa notoriété auprès du grand public.

Entre-temps, elle fut membre de la Société psychanalytique de Paris, jusqu'à la scission de 1953. Elle participa ensuite, avec J. Lacan, D. Lagache et J. Favez-Boutonnier, à la création de la Société française de psychanalyse. Après la deuxième scission de 1964, elle resta avec J. Lacan, fondateur de l'École freudienne de Paris, qu'elle quitta en 1980.

Conditions et finalités de l'éducation

Dès 1945, F. Dolto décrivit, dans son texte fondateur sur l'éducation et la psychanalyse, son objectif de soutenir l'être humain dans son intégrité et toute son altérité. Dans ses écrits, nous retrouvons une référence constante à la promotion de la conscientisation et de la libération du désir de l'enfant. Cette précaution est à ce point centrale qu'elle la considérait comme une prophylaxie des névroses.

Pour autant, elle restait sceptique quant à nos techniques et à notre anticipation d'un avenir qui nous échappe : « Nous préparons, pour une vie dont nous ne savons pas ce qu'elle sera, des enfants qui, justement, ont à être différents de nous du fait qu'ils ont acquis des expériences qui nous étaient inconnues à un âge égal » (Dolto, 1985, p. 330) De là ses critiques virulentes à l'égard de notre système éducatif, familial ou scolaire, qui ne développe pas chez l'enfant les moyens de rechercher la réalisation de ses désirs : « L'important de l'éducation, ce n'est pas du tout le "pourquoi" : c'est le "comment". » (Dolto, 1973, p. 100). Ce choix n'est pas sans rappeler une définition de l'éducateur présent non pas pour conduire l'enfant, mais pour lui apprendre à se conduire.

À ses yeux, le respect de l'enfant n'est possible que par une collaboration entre enfant et adulte. Une telle conception implique une responsabilisation réciproque ainsi qu'une expérience fondée sur le vécu, l'exemple donné par l'adulte. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas reconnu de valeur particulière aux méthodes pédagogiques institutionnalisées : « L'adulte de référence, dont la façon de vivre a valeur d'exemple, ne prétend pas dispenser une méthode. La méthode — c'est de l'anti-pédagogie » (Dolto, 1985, p. 276). En soulignant combien la spécificité de chaque individu passe avant toute théorie, elle répétait ainsi à qui voulait l'entendre qu'il était ridicule de « faire du Dolto ».

Les fondements de sa pensée éducative se rapprochent de ceux des méthodes actives prônées par des psychologues comme C. Freinet, ou encore des psychanalystes comme A. Adler ou A. S. Neill. En ce sens, sa pensée éducative rejoint également le mouvement de la pédagogie institutionnelle, inspirée de la psychothérapie institutionnelle (F. Tosquelles). Elle reste persuadée qu'en chaque enfant il existe un potentiel révolutionnaire que l'éducation traditionnelle cherche à étouffer.

Enfin, si S. Freud avait pu affirmer qu'éduquer, soigner et gouverner étaient trois métiers impossibles, F. Dolto se rattacha à ce principe en allant plus loin dans une certaine désillusion : « Aux yeux des enfants, on rate toujours. » Selon le mot de Freud : « Quoi que vous fassiez, vous ferez toujours mal » (Dolto, 1989, p. 69) Ce paradoxe, lui faisant dire qu'une éducation est réussie quand elle est ratée, s'explique par l'accès de l'enfant à sa maturité. Ce n'est qu'une fois qu'il s'affirme à l'égard de l'adulte par ce rejet, qu'il manifeste sa capacité à devenir à son tour éducateur. Selon F. Dolto, c'est aussi à partir de cette position de rejet, accepté par l'adulte, qu'un enfant croit en son propre jugement.

Image inconsciente du corps et éducation

La théorie psychanalytique a servi à F. Dolto dans le cadre de traitements d'enfants ou d'adultes, mais pas seulement. Elle a développé une théorie personnelle autour de concepts clefs comme les notions de sujet, de langage, de désir et de corps... Telle est la théorie de « l'image inconsciente du corps », qu'elle décrit en détail, en 1984, dans toute sa complexité.

L'originalité de cette théorie s'appuie sur l'idée selon laquelle, au contraire de ce qui se produit dans le cas de notre schéma corporel, une image du corps se structure inconsciemment dès le stade fœtal, cela pour la raison qu'elle est « l'incarnation symbolique inconsciente du sujet désirant » (Dolto, 1984, p. 16). D'où l'idée d'organiser au mieux cette évolution de l'image inconsciente du corps par une éducation, une humanisation, ce qu'elle a appelé les « castrations symboligènes ».

En effet, cette image inconsciente du corps n'est ni unique ni statique ; elle possède plusieurs composantes (une image de base, une image fonctionnelle, une image des zones érogènes et une image dynamique). Sans entrer dans le détail de cette articulation entre ces éléments, l'idée essentielle à retenir concerne un vécu relationnel archaïque marquant notre mémoire à mesure que nous nous structurons. Et là où F. Dolto rejoint un autre psychanalyste célèbre, J. Lacan, c'est lorsqu'elle affirme que cette structuration n'est possible qu'à partir du moment où toutes ces expériences archaïques sont verbalisées, c'est-à-dire symbolisées.

Aussi, les castrations symboligènes évoquées plus haut sont symbolisées par le langage, à partir d'un « dire castrateur ». Pourquoi parler ici de castration ? Simplement parce qu'il s'agit d'un interdit favorisant le renoncement aux pulsions cannibales, perverses, meurtrières, « vandaliques », etc. (Dolto, 1984, p. 76). Et ces castrations sont d'autant plus humanisantes que l'enfant est informé de la soumission des adultes à ces interdits. C'est aussi pourquoi, selon elle, les enfants ont l'intuition qui leur permet de reconnaître les adultes aux pulsions archaïques mal castrées. Dans ce cas, F. Dolto rappelait la situation d'adultes éprouvant de la difficulté à ce qu'un enfant grandisse et devienne autonome ; car cela signifie souvent qu'ils sont toujours soumis à des pulsions archaïques et qu'ils n'y ont pas renoncé.

Une nouvelle éthique éducative

Si nous essayons maintenant de nous représenter l'éthique de F. Dolto dans sa pratique de psychanalyste, considérons d'abord qu'elle a entrepris de différencier morale et éthique. De par sa position de thérapeute, elle s'opposait aux « impératifs catégoriques » kantien, la « loi morale » et aux maximes, ne s'adressant qu'à l'ego, au moi empirique. Car, selon elle, la morale fait l'économie du sujet dans sa totalité (en pesant sur la conscience), en ignorant l'inconscient : « La dynamique du désir n'a que faire de la morale, l'inconscient ignorant l'opposition du bien et du mal » (Dolto, 1987, p. 131).

En fait, F. Dolto ne reconnaissait qu'une seule loi universelle : celle de l'interdit de l'inceste. En somme, elle ne se référait à aucun principe, ou code moral théorique pur. Cela pour au moins deux raisons : la première s'explique par le fait que le sujet humain ne se limite pas à l'ego, fut-il représenté par l'unité transcendantale proposée par Kant ; c'est pourquoi F. Dolto parlait aux nourrissons, quelle que soit leur santé physique ou psychique, sans s'occuper de savoir s'ils « raisonnaient ». La seconde raison s'appuie sur sa découverte de l'absence d'unicité du sujet humain :

L'humain est fondamentalement trois. Pour qu'un humain apparaisse, il ne suffit pas de placer un homme à côté d'une femme. Dès sa conception, l'enfant a un désir de vivre, de grandir. Au désir de ses parents, il faut adjoindre celui de l'enfant qui veut se développer, pour devenir un être de parole, responsable [...]. Si j'ai voulu, dès l'âge de huit ans, devenir « médecin d'éducation », c'est parce que j'avais observé, dans ma famille,

ce qui se passait quand l'atmosphère devenait orageuse : les enfants réagissaient aussitôt (B. This, F. Dolto, 1980, p. 10).

Refusant toute domination du sujet humain, elle n'intervenait jamais de façon impérative, mais indicative. Ainsi, elle réprouvait toute morale risquant de contrôler un sujet et de le menacer par l'obéissance ou l'imitation. C'est pourquoi, dans la relation éducative, le risque de l'aliénation du désir de l'enfant dans le désir de l'adulte lui semblait inévitable. De là son souhait d'assurer toujours une confrontation des désirs entre adultes et enfants, car « si le désir est toujours satisfait, c'est la mort du désir » (Dolto, 1985, p. 226).

Ainsi, l'absence de prise en considération de la parole et du désir dans la triade familiale amena F. Dolto à élaborer une éthique éducative. Ce n'est donc pas un hasard si nous retrouvons dans son enfance l'origine de cette prise en considération du lien de ces trois désirs, surtout par le respect de la parole — médiatrice du désir — en soutenant une unicité du sujet et du désir. Mais ce soutien de l'enfant, quels que soit son âge et ses compétences, n'était possible à ses yeux que par la confiance : « Pour soutenir son développement, il faut le considérer dans son advenir et faire confiance à l'adulte qu'il vise à devenir » (Dolto, 1985, p. 230).

Entrer maintenant plus avant dans une compréhension de l'éthique de F. Dolto nécessite une remarque préalable à toute polémique quant à l'« utilité » de son éthique. Dans ses propos, elle n'oppose pas au lecteur une volonté de convaincre ou celle d'une justification. Elle ne propose, en réalité, que sa propre subjectivité, en refusant de confondre « sa » vérité avec « la » vérité. F. Dolto ne portait qu'un témoignage, celui d'une chrétienne ; son éthique se comprend uniquement comme le sens qu'elle a donné à sa vie.

Nous pourrions comprendre cette éthique comme une éthique de la tolérance : « La tolérance à l'égard du comportement différent de chacun, la confiance en soi toujours redonnée à chaque élève, la liberté laissée à chacun de s'exprimer, en ne valorisant jamais l'imitation ni la rivalité, en enseignant au jour le jour aux enfants les lois du commerce des biens et de la sexualité du pays où ils vivent, tels sont les moyens de prévention de la carence de formation morale, cette carence beaucoup plus dangereuse pour l'avenir d'une société que l'échec scolaire des enfants. » (Dolto, 1986, p. 42).

L'invention de la Maison Verte

L'ouverture de la Maison Verte, à Paris, date de 1978. Il s'agit d'un lieu d'accueil des enfants de 0 à 3 ans accompagnés par un adulte. S'éloignant du projet de construire une garderie puisque les enfants n'y sont jamais laissés seuls, la Maison Verte répond au projet initial de F. Dolto d'organiser une prophylaxie précoce.

Considéré comme un lieu de transition, avant l'entrée en crèche ou à la maternelle, il a pour principale finalité de limiter les effets négatifs d'une séparation non préparée. En associant adultes et enfants, cette collaboration entraîne une séparation progressive : « Le groupe social coopère d'autant mieux qu'il y a signification, en paroles, des différences. La diversité entraîne les uns et les autres à collaborer ensemble dans le respect de chacun » (Dolto, 1985, p. 413).

Cette transition effectuée par une médiation langagière, que la Maison Verte souhaite préparer entre le noyau familial et l'ensemble de la société, s'appuie sur un présupposé éthique majeur : tout sujet, très précocement, cherche à communiquer avec autrui. D'où l'idée de F. Dolto de rétablir, dans un lieu social, « l'invitation au langage compréhensible, à la camaraderie avec des enfants différents de lui, à l'entraide [...] » (Dolto, 1986, p. 409). Ce qu'elle (1985) vérifiait quotidiennement et qui l'alertait par son manque de prise en compte par les adultes : « On en est aux balbutiements d'une découverte essentielle : que l'être humain est un être de langage dès sa conception ; qu'il y a un désir qui habite tout être humain ; qu'il a

des potentialités que nous soutenons ou que nous “négativons” » (Dolto, 1985, p. 415). D'autant que toute violence autour de cette recherche de contact correspond à un traumatisme, une « micro-névrose précoce ». Ces « non-dit » ou ces « malentendus » touchent le plus souvent à l'autonomie du désir de l'enfant, contribuant à l'organisation de troubles affectifs, voire physiologiques.

De ce point de vue, ce que F. Dolto (1985) remarquait, c'est qu'il existe un certain nombre de risques à maintenir l'enfant dans l'enfermement parental renforcé par l'espace urbain. Dès lors, il n'est pas étonnant que le sevrage ait été l'une des priorités prises en compte à la Maison Verte : « Elle œuvre pour la prévention du sevrage, ce qui est la même chose que la prévention de la violence et, par là, des drames sociaux » (Dolto, 1985, p. 396). Il n'est donc pas étonnant non plus que la réussite de la Maison Verte s'explique par cette accession offerte à l'enfant d'une autonomie précoce. Par ce mouvement libérateur, elle s'assurait qu'une aliénation familiale était évitée : « Leur mère peut ainsi, au jour le jour, se dégager de l'esclavage par lequel la plupart des mères [...] se laissent piéger, proies de l'exclusif souci de leurs enfants, pour le plus grand danger éducatif de ceux-ci » (Dolto, 1986, p. 409-410).

Ainsi, l'intérêt principal du fonctionnement de la Maison Verte correspond à la présence des parents rassurant l'enfant alors qu'il commence à explorer, à son rythme, un environnement extra-familial. Les rencontres entre parents, accompagnants et enfants, le plaisir qu'ils en tirent, reviennent à offrir une nouvelle forme de prévention, une forme de prophylaxie sociale. Cette prévention précoce, F. Dolto la qualifiait de travail d'information et de démystification : « La prévention doit surtout éclairer l'attitude des parents pendant la vie fœtale, la façon dont ils se représentent l'enfant et dont ils échangent avec lui ; puis, à la naissance, et pendant les premiers mois » (Dolto, 1985, p. 423).

La finalité de la Maison Verte revient donc à laisser l'enfant acquérir la sécurité d'être lui-même : « Il faut d'abord être assuré qu'on est soi-même et que ce “soi-même” est dans une sécurité telle que, n'importe où, on sait ce dont le corps a besoin et on ne se laisse pas piéger par le regard, par l'oreille... » (Dolto, 1985, p. 416). Car comme cela peut être vérifié à chaque départ réussi de la Maison Verte, cette sortie accompagne l'enfant d'une confiance acquise dans et avec le groupe.

L'école de la Neuville : atelier de la pensée éducative de F. Dolto

Fondée par F. d'Ortoli, M. Amram et P. Lemaître, cette école fut ouverte en 1973, à la Neuville-du-Bosc, en Normandie. Recevant huit enfants pendant sept ans dans une seule classe, l'école fut ensuite transférée près de Paris, au château de Tachy. Les quatre classes (deux primaires et deux secondaires) comptent actuellement une quarantaine d'enfants encadrés par six adultes.

Ayant un programme scolaire qui va du cycle primaire jusqu'à la classe de troisième, ce « milieu de vie institutionnalisé » offre une multiplicité de terrains pédagogiques (imprimerie, atelier informatique, ciné-club, laboratoire photo, etc.). Les références éducatives, tirées pour l'essentiel du mouvement de la pédagogie institutionnelle (A. Makarenko, A. S. Neill, C. et E. Freinet, F. Deligny, F. Oury et A. Vasquez), se résument dans cette citation de A. Makarenko : « Ce n'est pas l'éducateur qui éduque, c'est le milieu. » S'inspirant de l'idée de bien-être, des activités non obligatoires, ce projet de réconciliation des enfants avec l'école a permis d'aménager, par leur participation active, une existence collective chaleureuse et mobilisante.

La première collaboration des fondateurs avec F. Dolto précède la construction de l'école ; elle continua jusqu'en 1979, année de l'arrêt de ses consultations en libéral. Jusque-là, F. Dolto leur adressa des enfants qu'elle suivait en thérapie. Cette école comptant une

population infantile très hétérogène, il est donc courant que des enfants ayant de sérieuses difficultés psychologiques y soient acceptés. Pour F. Dolto, cet accueil permet aux enfants l'apprentissage de la tolérance. En effet : « Le fait de voir des enfants délirants, perturbés, ça aide énormément d'autres enfants qui s'aperçoivent que la vie n'est pas drôle pour tout le monde, tout le temps [...] ; c'est pour eux une initiation à la vie difficile des humains qui sont tout le temps pris entre la réalité et l'imaginaire. Ils acquièrent ainsi une véritable intelligence de la psyché » (F. d'Ortoli, M. Amram, 1990, p. 101).

Ensuite, l'influence de F. Dolto se fit nettement sentir par des rencontres répétées avec les fondateurs, lors de « contrôles pédagogiques ». Une des conséquences majeures de cette collaboration apparut avec la négociation des désirs dans la vie institutionnelle. Car le point le plus intéressant autour duquel la vie de la Neuville s'organise concerne le cahier de « râlage » et les réunions. Citons F. Dolto : « À partir du moment où la réunion devient un lieu où chacun parle sans crainte d'être jugé, ou puni, le groupe [...] peut permettre à l'ensemble des participants d'échanger et donc d'avancer » (d'Ortoli, Amram, 1990, p. 60). Tous les enfants ont la possibilité de noter sur un cahier toutes leurs plaintes, idées, etc. Ensuite, ce cahier est repris, lu et discuté, en réunion générale, en fin de semaine.

L'ensemble de ces rouages institutionnels fonctionne, pour reprendre une expression de la psychothérapie institutionnelle, comme un « rein institutionnel » qui jouerait un rôle de ciment social. « S'exprimer par la parole, c'est purger tout ce qui en soi gêne la circulation mentale » (d'Ortoli, Amram, 1990, p. 155). Ce mécanisme, détaillé par F. Dolto, s'explique par le délai qui existe entre l'écrit et le moment où le problème est abordé. Il s'agit d'un mécanisme très important, pour ne pas dire une découverte : celui du dépassement de la souffrance, de sa relativisation. C'est un passage à la suite duquel les enfants ne mentent plus : « Un enfant ment dans l'immédiat, pas quand il a pris du recul » (d'Ortoli, Amram, 1990, p. 156). De même, si « le “ râlage ”, c'est la nécessité du recours à une médiation pour sortir d'une relation conflictuelle, stérile, inextricable » (d'Ortoli, Amram, 1990, p. 63), on remarque que la collectivité est non pas agglomérée, mais articulée avec un lieu d'élaboration de l'identité de chacun. Mais ce cahier de « râlage » représente aussi une formidable médiation dans l'apprentissage de l'écriture et de la lecture. Les enfants vérifient une idée centrale de F. Dolto quant à l'apprentissage de la lecture, et comprennent que ce cahier est un principe actif de l'éveil du désir de savoir lire et écrire.

Conclusion

Le bref passage de F. Dolto par la pédiatrie, puis sa découverte de la psychanalyse lui donnèrent accès à une pratique thérapeutique qui lui permit d'appliquer une éthique qui respectait sa conception du sujet humain. Cette voie l'a conduite à développer une prophylaxie, engagée dans divers projets institutionnels, à valeur « socialisante » ou « éducative ».

Ainsi, la psychanalyse ne lui a pas seulement permis d'éclairer le processus thérapeutique par l'éthique qui en est issue, elle s'en est également inspirée dans sa démarche éducative et spirituelle.

Sans doute est-ce d'ailleurs cette caractéristique de la pensée de F. Dolto qui l'amenait, dans sa relation à autrui, à toujours utiliser une parole au service du sujet, en (r)appelant chaque sujet à son désir archaïque. Peut-être est-ce l'origine de ce qui a provoqué chez ses lecteurs, auditeurs, cet élan jubilatoire tant décrié par la suite. Il s'agit là d'un paradoxe entre le refus de toute prétention normative, toute imitation, et l'attraction de tout un public « imitant », « normalisant », et surtout non acquis aux convictions éthiques qu'elle seule savait indispensables à toute application de ses « conseils ».

La « substantifique moelle » de ses interventions, thérapeutiques, éducatives, spirituelles explique sans doute l'absence, aux yeux de F. Dolto, d'élèves à qui elle aurait pu enseigner l'essence de sa pratique, puisque sa subjectivité — le sens de son génie, sa foi — ne peut s'enseigner.

Notes

1. Éric Binet. Psychologue clinicien à l'Aide sociale à l'enfance des Hauts-de-Seine et au service de Protection maternelle et infantile de la ville de Paris. Il est également formateur à l'Institut national de l'enfance et de la famille, au Centre d'innovation et de recherche dans le champ social de Paris. Actuellement doctorant en sciences de l'éducation, à l'Université Lyon-II, sous la direction du professeur Guy Avanzini, il termine une thèse sur la pensée éducative de Françoise Dolto.
- 2.. Je tiens à remercier Colette Percheminier, directrice de l'Association « Archives et documentation Françoise Dolto », dont le soutien a largement accompagné ce travail.

Références

Ortoli, F. ; Amram, M. 1990. *L'école avec Françoise Dolto — Le rôle du désir dans l'éducation*. Paris, Hatier, 294 p.

Oury, F. ; Vasquez, A. 1967. *Vers une pédagogie institutionnelle*. Vigneux, Éditions Matrice, 1993, 288 p.

Pichon, É. 1936. *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*. Paris, Masson, 1965, 374 p.

Ouvrages de Françoise Dolto

L'association « Archives et documentation Françoise Dolto », 21 rue Cujas, 75005 Paris, tél : 01.40.51.72.05, fax : 01.40.51.74.27, courrier électronique : dolto@wanadoo.fr, est actuellement l'unique centre où on peut consulter l'ensemble des écrits de F. Dolto, ainsi que toutes les traductions de ses écrits.

1939. *Psychanalyse et pédiatrie*. Paris, Points Seuil, 1971, 282 p.

1973. « L'homme quittera son père et sa mère — Information et éducation sexuelle ». Dans : *Revue parents et maîtres*, n° 81. Dans : *L'échec scolaire — Essais sur l'éducation*. Paris, Ergo Press, 1989, p. 71-115.

1977. *Lorsque l'enfant paraît* — tome 1. Paris, Éditions du Seuil, 189 p.

1977. *L'évangile au risque de la psychanalyse*. Paris, Jean-Pierre Delarge éditeur, 175 p.

1978. *Lorsque l'enfant paraît* — tome 2. Paris, Éditions du Seuil, 216 p.

1979. *Lorsque l'enfant paraît* — tome 3. Paris, Éditions du Seuil, 186 p.

1984. *L'image inconsciente du corps*. Paris, Éditions du Seuil, 376 p.

1985. *La cause des enfants*. Paris, Robert Laffont, 469 p.

1986. « La Maison Verte, un lieu de vie ». Dans : *La difficulté de vivre*. Paris, Vertige du Nord Carrere, p. 403-420.

1986. Andrade, A. *Enfances*. Paris, Seuil, 141 p.

1987. *Dialogues québécois*. Paris, Seuil, 312 p.

1988. *Tout est langage*. Paris, Ergo Press, 132 p.

1989. *Autoportrait d'une psychanalyste 1934-1988*. Paris, Éditions du Seuil, 285 p.

Ouvrages consacrés à Françoise Dolto

François, Y. 1990. *Françoise Dolto, de l'éthique à la pratique de la psychanalyse d'enfants*. Paris, Paidos/Centurion, 212 p.

Sauverzac, J. F. 1993. *Françoise Dolto, itinéraire d'une psychanalyste*. Paris, Aubier, 403 p.

This, B. Entretien de 1980 « Françoise Dolto ». Dans : « La vierge des brumes — croisière dans l'histoire de la psychanalyse ». *Revue Coq Héron*, n° 109, p. 3-15.